



**Jouets «intelligents»,  
enfants passifs :  
Andrée Pomerleau  
explique**

Page 5

## **35 ANS À L'UQAM, DES EMPLOYÉS TÉMOIGNENT**

Pages 6 et 7



**Deux étudiantes  
se distinguent  
aux Prix Lux**

Page 12

Le journal de  
l'Université du Québec  
à Montréal

# **L'UQAM**

Volume XXXI

Numéro 7

29 novembre 2004

Stages hors Québec de la Faculté des sciences de l'éducation

## **Accepter de «se déstabiliser» trois mois à l'étranger**

**Angèle Dufresne**

L'internationalisation des programmes se vit aussi à la Faculté des sciences de l'éducation. Ce n'est connu que des initiés, pour le moment, mais un stage hors Québec fait partie intégrante du programme du Baccalauréat en enseignement préscolaire primaire. À la session dernière, 24 étudiantes (aucun gars n'était de la partie) de 3<sup>e</sup> année s'y étaient inscrites. Par petits groupes, le 3 novembre dernier au J-M400, elles rendaient compte à leurs collègues, parents et amis des moments marquants de leur stage. Leurs exposés étaient non seulement vivants et intéressants, mais empreints d'une sincérité désarmante et d'une bonne dose d'humour, pour dissimuler sans doute beaucoup d'émotion et de souvenirs parfois ambivalents.

De mars à mai 2004, elles ont passé douze semaines dans des écoles élémentaires de trois continents : Europe (Belgique, Espagne, France ou Suisse), Afrique (Burkina Faso et Sénégal) ou Amériques (Vancouver au Canada et l'île de la Martinique dans les Antilles). Toutes sont revenues avec le sentiment d'avoir vécu une expérience qui les marquera à vie. Vivre et enseigner à l'étranger pendant trois mois quand on a 22 ou 23 ans est très «déstabilisant» car c'est là qu'on apprend véritablement à se connaître, à



La stagiaire Isabelle Chartrand a enseigné pendant trois mois à l'école Alioune Babacar Sarr à Saint-Louis au Sénégal.

confronter ses valeurs, à questionner ses pratiques face à celles d'autres cultures, à tester ses capacités d'adaptation, d'ouverture de souplesse, à gérer son stress, et une foule d'autres petites choses toutes plus importantes les unes que les autres.

### **«Tous les profs ne sont pas pareils»**

«La classe est universelle», de préciser

Dolores Otero – coordonnatrice du stage pendant cinq ans – «on se reconnaît tous dans la classe, mais tous les professeurs ne sont pas pareils.» Et c'est sans doute le grand constat qu'ont fait les stagiaires à leur retour. Tous les professeurs n'envisagent pas la discipline, la pédagogie, l'autonomie, l'affection et la confiance à donner aux jeunes enfants, la responsabilisation par rapport à leur

apprentissage, les valeurs culturelles et sociales à leur transmettre, l'organisation de la classe, etc., de la même façon. Dans une classe de 70 enfants, on ne peut pas donner la même attention aux enfants que dans une classe de 20, évidemment!

Dans notre société individualiste, la réussite de l'enfant dépend en grande partie de lui-même, son professeur étant un guide, un soutien; ailleurs, ont remarqué les stagiaires, l'école est perçue comme ayant un rôle social, collectif à jouer, «c'est là que l'enfant apprend son rôle social».

La langue française joue un rôle analogue dans plusieurs pays où elle n'est pas la langue maternelle des enfants. La langue de l'école (le français) est la «langue de la réussite sociale», notamment en Afrique francophone.

### **Questions sans réponse**

Supervisées à distance, les étudiantes pouvaient entretenir un contact quotidien par courriel ou téléphone, au besoin, avec la chargée de cours Bénédicte Froissart qui a pris la relève de Mme Otero ces trois dernières années. C'est avec elle qu'elles ont préparé l'entièreté du stage depuis la première réunion jusqu'à la dernière – un intervalle de 18 mois s'étant écoulé entre les deux. Comme le faisait remarquer une stagiaire, parfois impuissante à les aider dans une situation inextricable, Bénédicte leur a aussi appris à «vivre avec des questions sans réponse». Mme Froissart a précisé, pour sa part, que les étudiants étaient souvent plus déstabilisés au retour au Québec que pendant leur stage en pays étranger. Se confronter avec ce qu'on est, prendre du recul, faire une analyse réflexive quotidiennement, préparer un bilan général en profitant des expériences de l'ensemble du groupe et se préparer à enseigner au Québec... au retour, rien de tout cela n'est facile, mais chaque baccalauréat ne devrait-il pas se terminer par une expérience aussi enrichissante? Question posée par une stagiaire : restera-t-elle sans réponse? ●



Amélie Comtois a fait son stage hors Québec à l'École de Martigny, dans la petite ville du même nom de 15 000 habitants dans le Valais en Suisse.

### **Stages hors Québec**

- Offerts aux étudiants inscrits en 3<sup>e</sup> année du Baccalauréat en enseignement préscolaire primaire, formation initiale;
- Entre 10 % et 15 % des étudiants s'en prévalent;
- Les intéressés doivent soumettre un dossier de candidature individuel, être rencontrés en entrevue et être prêts à investir de très nombreuses heures de travail avant, pendant et après le stage;
- Les déplacements hors Québec s'effectuent de mars à mai chaque année; les étudiants peuvent bénéficier des Bourses de mobilité du Ministère de l'éducation du Québec qui comblent une partie des frais de transport et de subsistance des stagiaires.
- Le programme dispose d'une banque de lieux de stage, mais l'étudiant peut choisir une autre école avec son superviseur, à condition d'obtenir l'approbation du rectorat, de l'inspectorat et du milieu scolaire du lieu choisi. Les lycées français établis dans les pays non-francophones dépendent tous de l'Éducation nationale française avec laquelle l'UQAM a des accords depuis de nombreuses années.

# Apprendre à enseigner les sciences... en laboratoire

**Claude Gauvreau**

Grâce à un partenariat entre l'UQAM et le Centre des sciences de Montréal, les étudiants et les professeurs de la Faculté des sciences de l'éducation disposeront désormais d'un environnement stimulant d'apprentissage de l'enseignement de la science et de la technologie. Le LabUQAM, dont l'inauguration officielle avait lieu récemment, est en effet le premier laboratoire de formation universitaire à voir le jour dans un centre de sciences au Canada.

Aménagé au cœur même du Centre des sciences de Montréal dans le Vieux Port, ce laboratoire permettra à ses utilisateurs de profiter des nombreuses activités qui y sont organisées, ainsi que de la présence des groupes d'élèves du primaire et du secondaire qui le fréquentent. Voilà des conditions qui, espère-t-on, devraient stimuler et favoriser l'acquisition d'une culture scientifique et le déve-



Photo : Martin Brault

**Des étudiants de la classe de Patrice Potvin révisent les notions du mouvement des planètes dans le Laboratoire d'enseignement des sciences de l'UQAM (LabUQAM) du Centre des sciences de Montréal.**

loppement de nouveaux outils pédagogiques. Le Centre des sciences de Montréal reçoit, en effet, annuellement plus de 145 000 élèves qui participent à divers ateliers, de même qu'à des activités et programmes in-

teractifs en sciences et technologies. Quant à la Faculté des sciences de l'éducation, elle forme plus de 30 % de tous les enseignants québécois et plus de 60 % de ceux de la région montréalaise.

## Former une relève

«Le LabUQAM n'est pas un laboratoire scientifique mais de didactique des sciences», souligne Marc Turgeon, doyen de la Faculté. «Son objectif est d'aider les futurs enseignants du primaire et du secondaire à s'approprier une démarche pédagogique, et de mieux les préparer à l'utilisation du matériel scientifique. Le laboratoire vise, enfin, à trouver des solutions concrètes pour surmonter le caractère souvent aride et désincarné de l'enseignement des sciences», ajoute le doyen.

Un des enjeux importants dans le domaine de l'éducation au Québec est celui de la formation d'une relève scientifique. «Il s'agit d'assurer une formation de base à l'ensemble des élèves qui seront appelés, en tant que futurs citoyens, à évoluer dans un monde où la science et la technologie prédomineront de plus en plus, poursuit M. Turgeon.

«Le LabUQAM offrira un mini-laboratoire où les étudiants seront plon-

gés en situation d'apprentissage par problèmes ainsi que des ateliers leur permettant de préparer et de développer du matériel scientifique», explique Patrice Potvin, professeur au Département d'éducation et pédagogie et directeur du programme court de deuxième cycle en didactique de la science et de la technologie au secondaire. «En outre, ils auront la chance d'être en contact avec les animateurs et éducateurs du Centre des sciences et d'observer leur travail auprès des jeunes», précise-t-il.

## Un enseignement décloisonné

Selon Patrice Potvin, la mission du LabUQAM correspond bien à l'esprit de la réforme de l'enseignement au secondaire que le ministère de l'Éducation veut entreprendre à compter de septembre 2005. «Les objectifs sont sensiblement les mêmes : développer chez les étudiants des habiletés et des compétences pour résoudre des problèmes, trouver des solutions, comprendre des objets techniques et développer un vocabulaire scientifique. Nous voulons leur proposer des situations d'apprentissage en laboratoire qui soient directement liées à leur vie réelle et quotidienne.»

Un autre défi consistera à intégrer la technologie à l'enseignement scientifique, précise M. Potvin. «Les enseignants ont souvent reçu une formation disciplinaire en biologie ou en chimie mais ils éprouvent des difficultés à utiliser des objets techniques souvent complexes.»

Les élèves québécois, dans l'ensemble, possèdent une formation adéquate et performant très bien lors des examens scolaires, affirme Patrice Potvin. «Toutefois, et c'est paradoxal, ils manifestent généralement peu d'intérêt envers la science et les carrières en science et technologie. À mon avis, on arrive mal à les convaincre qu'il y a un lien concret entre leur vie de tous les jours et les sciences. Et on aborde ces dernières par les mathématiques, alors qu'il faudrait peut-être inverser le processus», conclut-il ●

# Lancement du Campus virtuel en santé

**Dominique Forget**

Qu'ils travaillent à Montréal, Shawinigan ou Sept-Îles, les professionnels du secteur de la santé ont désormais accès à des activités de formation continue de première qualité. Le 15 novembre dernier, la première phase du Campus virtuel en santé (CVS) a été lancée par l'UQAM, l'Université de Montréal, l'Université McGill, l'Université Laval et l'Université de Sherbrooke. Cette collaboration entre les cinq institutions a permis de réunir 20 facultés, écoles, instituts et centres de recherche de même que plus de 100 professeurs-chercheurs. Du jamais vu.

En bref, la première phase du CVS se résume à un catalogue de formations en ligne. Les cours s'adressent à tous ceux dont la profession a un impact sur la santé de la population. Le portail est censé permettre à ces spécialistes de rester en contact avec l'évolution de la science et des thérapies. À ce jour, une vingtaine de cours sont offerts en ligne dans des domaines allant du contrôle du tabagisme, au soin des brûlures. Les étudiants intéressés n'ont qu'à consulter la liste des formations et à cliquer sur le cours de leur choix pour obtenir tous les détails : description de l'activité, nom de l'université qui offre le cours, modalités d'inscription, remise des travaux, type de reconnaissance octroyée, etc. Certains cours sont offerts en temps réel alors que d'autres sont donnés en différé ou en mode mixte. Fait intéressant : chaque université conserve son autonomie vis-à-vis de la formation proposée.

## L'UQAM, un partenaire privilégié

Prochainement, les responsables du site prévoient ajouter des dizaines de nouvelles formations au portail. La priorité sera accordée aux cours qui adoptent une approche interdisciplinaire, soit des formations développées par des experts issus de diffé-



Photo : Denis Bernier

**On aperçoit sur la photo Mme Diane Berthelette, directrice de l'Institut Santé et société de l'UQAM (2<sup>e</sup> à gauche) et M. Jean-Pierre Richer, adjoint à la vice-rectrice à la Vie académique et vice-rectrice exécutive, Mme Danielle Laberge, (au centre à l'arrière) entourés de collègues des autres universités participantes au projet.**

rentes disciplines. Le cours intitulé *Prévention des incapacités de travail : Application des connaissances*, déjà en ligne, est un excellent exemple de cette approche interdisciplinaire. L'équipe de formateurs comprend à la fois des spécialistes de la Faculté de médecine de l'Université de Sherbrooke et des professeurs de l'École des sciences de la gestion de l'UQAM.

«Ce cours s'adresse à des gestionnaires qui ont pour tâche de favoriser le retour au travail d'employés qui ont des problèmes de santé», indique Diane Berthelette, directrice de l'Institut Santé et société (ISS) à l'UQAM et membre du comité de gestion du Campus virtuel en santé. «Il s'inscrit dans le cadre du DESS en prévention des incapacités au travail. Éventuellement, nous aimerions mettre tous les cours de ce programme en ligne.»

En collaboration avec les 95 membres de l'ISS, Mme Berthelette compte dresser la liste de tous les autres cours qui pourraient être offerts à distance grâce au portail. «Plusieurs professeurs utilisent déjà des outils comme WebCT, note la directrice. Leurs cours ne sont pas entièrement

en ligne, mais ils pourraient potentiellement le devenir. Nous allons aussi regarder du côté de la Télé-Université pour voir quelles formations pourraient être mises sur le CVS. Nous visons en priorité les activités de formation continue, mais des cours de baccalauréat pourraient aussi être offerts.»

L'Institut Santé et société n'est qu'une des unités de l'UQAM qui contribue au CVS. En effet, le Service de l'audiovisuel est responsable du développement technologique et de l'interface graphique du site. Une équipe menée par Jean-François Tremblay a travaillé en collaboration avec les membres du comité de gestion et les autres collaborateurs du CVS pour l'élaboration du catalogue des cours.

## Prochaines phases

Les collaborateurs du Service de l'audiovisuel poursuivent maintenant leur travail en vue de la mise en ligne des autres phases du Campus virtuel en santé. «Nous allons créer des groupes de discussion qui permettront aux participants des quatre coins de la province d'échanger des idées et de

collaborer entre eux», explique M. Tremblay.

Parmi les autres étapes de développement du CVS, notons la conception d'un volet destiné aux patients et à leur famille. En se branchant sur le site, ces derniers pourront avoir accès à de l'information et à des services de soutien à distance. Le comité de gestion, dirigé par M. Réal Lallier de l'Université de Montréal, espère également épauler les aidants naturels et les bénévoles en mettant en ligne des formations qui leur sont destinées. En bout de ligne, l'équipe du CVS compte offrir renseignements et formations sur la protection de la santé à la population en général.

Pour procéder aux phases ultérieures, les cinq universités devront toutefois amasser des fonds supplémentaires. À ce jour, le projet a reçu 1,5 million \$ de Valorisation-Recherche Québec et un montant équivalent de partenaires publics et privés. D'autres partenaires potentiels sont actuellement sollicités ●

## L'UQAM

Le journal L'UQAM est publié par le Service des communications, Division de l'information.

### Directrice du journal :

Angèle Dufresne

### Rédaction :

Anne-Marie Brunet, Dominique Forget, Claude Gauvreau, Michèle Leroux

### Photos :

Martin Brault

### Conception de la grille graphique :

Jean Gladu, designer

### Infographie :

Service des communications  
Division de la promotion institutionnelle

### Publicité :

Catherine Levasseur  
Communications Publi-Services Inc.  
(450) 227-8414, poste 303

### Impression :

Payette & Simms (Saint-Lambert)

### Adresse du journal :

Pavillon Judith-Jasmin J-M330  
Téléphone : 987-6177 • Télécopieur : 987-0306

### Adresse courriel :

journal.uqam@uqam.ca

### Version Web du journal :

www.journal.uqam.ca/  
Politique éditoriale et tarifs publicitaires sur le site Web du journal L'UQAM à www.journal.uqam.ca/redac.htm

### Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

ISSN 0831-7216

Les textes de L'UQAM peuvent être reproduits, sans autorisation, avec mention obligatoire de la source.

## UQAM

Université du Québec à Montréal  
Case postale 8888, succ. Centre-ville, Montréal  
Québec H3C 3P8

## SUR INTERNET

www.cvs-vch.ca

Politique internationale • Politique facultaire institutionnelle

# Deux projets soumis à la consultation

**Angèle Dufresne**

La Commission des études recevait à sa réunion du 9 novembre le projet de politique internationale du vice-rectorat à la Vie académique et, à une réunion spéciale le 16 novembre, le projet de politique facultaire institutionnelle, du même vice-rectorat. Très attendus, ces deux projets de politique doivent faire l'objet d'une consultation étendue au sein de la communauté universitaire et être re-soumis aux instances en février et mars 2005 pour adoption.

Le but de la politique internationale est de favoriser l'internationalisation de la formation aux trois cycles et d'assurer la cohérence des activités internationales dans les missions d'enseignement, de recherche et de création. L'UQAM énonce les principes et les valeurs sur lesquels elle entend fonder l'ensemble de ses activités internationales : accessibilité et promotion de l'enseignement supérieur; production, transfert et diffusion des savoirs; partage des valeurs démocratiques; partenariat, coopération équitable et co-développement responsable. L'UQAM considère prioritaire de poursuivre le développement de ses activités dans les pays de la Francophonie et des Amériques.

## Une définition

«L'internationalisation, lit-on dans le projet de politique, est le processus par lequel l'Université intègre les dimensions internationales et interculturelles à sa culture et à ses activités. Ce processus (...) vise à introduire les enjeux et problématiques ou des éléments d'information, d'action et de décision de nature internationale dans toutes les composantes de la vie universitaire (...). L'internationalisation touche d'abord au prolongement international d'activités existantes, mais aussi à la création de nouvelles possibilités comme l'insertion de profils internationaux dans les programmes, le développement d'accords de mobilité, l'apprentissage d'une deuxième et d'une troisième langues, de nouveaux mécanismes, de nouvelles structures ainsi qu'à l'enrichissement mutuel des pratiques.»

C'est la vice-rectrice à la Vie académique et vice-rectrice exécutive qui sera responsable de l'orientation stratégique et de la mise en œuvre des engagements institutionnels, appuyée par les deux vice-recteurs aux Études et à la Recherche-crédation. Les facultés sont les lieux d'initiative, de concertation et de développement des activités internationales et concourent à la détermination des orientations stratégiques. Elles devront déposer annuellement à la Commission des études un rapport détaillé de leurs activités internationales ainsi qu'un plan de développement.

La formation d'un *Comité-conseil pour le développement international* verra à l'actualisation des orientations stratégiques (critères d'évaluation et de priorisation pour l'appro-

bation des projets, etc.). Il sera composé de la vice-rectrice à la Vie académique qui le présidera, de la vice-rectrice aux Études et du vice-recteur à la Recherche et à la création, du directeur de la recherche à la Télé-Université, d'un représentant de chaque faculté, de trois membres de la Commission des études et du directeur du Service des relations internationales (nouveau service qui remplace le Bureau de la coopération internationale et qui assumera un rôle conseil et de soutien auprès des unités académiques et des facultés).

La présidente de la Commission des études, Mme Danielle Laberge, soumettra à la réunion de décembre de la C.É. la composition du groupe de travail qui fera la synthèse de la consultation déjà amorcée au sein de la communauté universitaire et qui fera état de ses travaux en mars 2005.

## Politique de facultarisation

Confirmant que les facultés sont un levier du développement institutionnel, le projet de politique de facultarisation précise qu'elles contribuent notamment à l'élaboration et à la mise en œuvre des orientations et des objectifs académiques et favorisent l'accomplissement des missions institutionnelles de l'Université. Les facultés soutiennent en outre la concertation et la convergence de leurs unités constituantes et suscitent l'émergence et la mise en œuvre d'actions et de projets interdisciplinaires et transdisciplinaires.

Le projet détaille les fonctions des différentes instances présentes au sein des facultés (conseils académiques, décanats, etc.) et présente deux nouvelles structures : le *Comité des doyens* et sept *directions administratives*.

Outre les doyens des sept facultés, le *Comité des doyens* sera composé de la vice-rectrice aux Études, du vice-recteur à la Recherche et à la création,



la vice-rectrice Danielle Laberge et présidente de la C.É.

du vice-recteur aux Services académiques et au développement technologique, du directeur du Bureau des ressources académiques et de l'adjoint de la vice-rectrice à la Vie académique et vice-rectrice exécutive. Il a pour mandat de favoriser la mise en commun des stratégies de développement, de gestion et de mise en œuvre des orientations institutionnelles de développement concernant les facultés.

En ce qui concerne les *directions administratives*, ce sont des cadres – sous l'autorité fonctionnelle des doyens et relevant de la vice-rectrice à la Vie académique – qui assureront la gestion des ressources humaines et financières allouées aux facultés et le bon fonctionnement de celles-ci. Ces directeurs sont membres non-votants des *Comités de régie facultaire*, instances mises en place par chaque faculté et présidées par le doyen, qui rendent compte annuellement de leur action aux Conseils académiques.

Le chapitre 7 du projet de politique concerne les «Constitution, modification, abolition et rattachement d'unités académiques ou facultaires». Tout

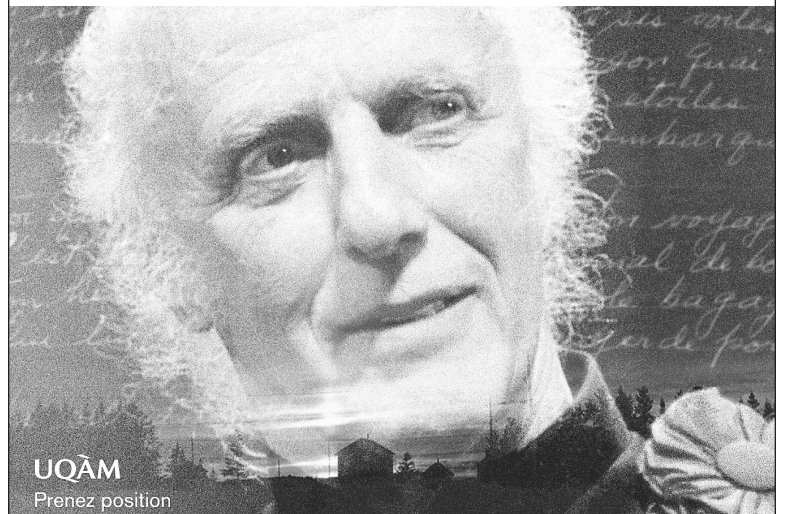
en reconnaissant qu'en termes de développement institutionnel les structures peuvent évoluer, le projet précise que celles-ci et les modes d'organisation sont portés par des valeurs académiques, sont au service des missions de l'institution et qu'intégrité, unité et cohérence doivent prévaloir.

«Il incombe donc, lit-on au point 7.1.4 «aux personnes ou aux groupes demandant la modification de leur mode ou lieu de rattachement institutionnel de faire la démonstration que le changement souhaité est nécessaire à l'amélioration de leur contribution à la poursuite des objectifs académiques de l'Université». Le projet de politique balise les règles, au nombre de cinq, qui doivent être suivies dans un tel cas.

Le projet énonce également les règles prévalant au rattachement et à la gestion des unités interfacultaires et

des instituts. Un *Comité de coordination des instituts*, sous la présidence de la vice-rectrice à la Vie académique et vice-rectrice exécutive, se présente comme une structure transversale devant favoriser la mise en commun de stratégies de développement institutionnel. Il fait rapport annuellement à la Commission des études et au C.A. et désigne parmi les directeurs d'instituts qui le représentera à la Commission des études (qui lui réserve un siège de membre non-votant). Ce comité est composé des directeurs d'instituts, d'un représentant par faculté, d'un représentant de la vice-rectrice aux Études et du vice-recteur à la Recherche et à la création. Par ailleurs, chaque institut présente à la Commission des études une fois tous les deux ans le bilan de ses activités et son plan de développement •

## Le livre des mémoires – opus 1



L'UQAM inaugurerait récemment une nouvelle collection intitulée «Le livre des mémoires», qui vise à prolonger les grands moments de la vie universitaire, avec un ouvrage en hommage à Gilles Vigneault qui recevait en mai dernier un doctorat honorifique de l'UQAM. C'est Mme Michèle Nevert, professeure au Département d'études littéraires et Julie Sergent, agente de recherche et de planification, qui signent cette publication à laquelle de nombreux Uqamiens ont collaboré.

## PUBLICITÉ

# Trois groupes étudiants primés à Forces AVENIR

**Dominique Forget**

Année après année, depuis 1997, Forces AVENIR rend hommage à des projets exceptionnels, réalisés par des étudiants issus des 17 universités québécoises. Lors du dernier gala qui s'est tenu le mois dernier, à Sherbrooke, trois équipes de l'UQAM ont chacune remporté une bourse de 2 000 \$. Souvent impliqués depuis des années dans la vie parascolaire de l'UQAM, ces étudiants contribuent autant au dynamisme de la vie à l'Université qu'à l'essor de la société. Pour eux, la bourse de Force AVENIR vient récompenser des heures incalculables d'efforts et donner le coup de pouce dont ils avaient besoin pour continuer.

## **Festival MultiArt, catégorie arts, lettres et culture**

Pour la 4<sup>e</sup> année consécutive, le Festival MultiArt a réuni au mois de mars dernier à Montréal des jeunes artistes issus de toutes les disciplines



Valérie Brière reçoit le prix Forces AVENIR au nom de l'équipe de Multi-Art.

et fait découvrir au public leurs talents et leurs passions. Au total, plus de 100 peintres, sculpteurs, photographes, danseurs, ébénistes, contorsionnistes, vidéastes et DJs âgés de 20 à 35 ans se sont réunis au Bain Mathieu, dans le centre-sud de Montréal. Pour la modique somme de 15 \$, 1 500 personnes ont pu assister à des expositions et de représentations inédites, étalées sur deux jours.

Derrière cet événement unique se trouvent trois étudiantes de l'UQAM : Ann Delarosbil, diplômée en communications et science politique et étudiante à la maîtrise en droit international, Valérie Brière, récemment diplômée en communications et cinéma, et Milène Pigeon, finissante en communications et relations humaines.

«Au départ, nous avons lancé le Festival MultiArt pour faire une collecte de fonds, raconte Milène Pigeon. Nous étions impliquées dans le programme *Enfants d'ici et d'ailleurs* et nous voulions financer un voyage de coopération en Côte-d'Ivoire. Nous avons organisé un événement d'une journée permettant à des jeunes artistes d'exposer leurs œuvres en public. Très rapidement, nous avons réalisé que l'événement répondait à un besoin. Les artistes qui débutent ont besoin de vitrines comme le MultiArt.»

Au fil des ans, le Festival s'est développé. «Nous avons choisi le Bain

Mathieu sachant que de plus en plus de jeunes habitent le centre-sud, les loyers étant trop chers ailleurs, explique Valérie Brière. Il faut dire aussi que le Bain Mathieu offre des possibilités exceptionnelles. On peut tout à la fois y accrocher des toiles, organiser des performances vidéo et offrir des spectacles de musique.»

En guise de soutien, les trois administratrices ont reçu l'appui de nombreux commanditaires et décroché une bourse de la Fondation du maire de Montréal. «Le Festival a généré beaucoup d'intérêt cette année, poursuit Valérie Brière. Ça amène des visiteurs, des artistes aussi. Nous avons pu choisir parmi des œuvres fort intéressantes.»

«Organiser un événement comme le MultiArt demande une énergie folle, souligne Milène Pigeon. Comme nous sommes toutes bénévoles, nous devons continuer nos autres activités en parallèle. Cette année, nous nous sommes enregistrées à titre d'organisme à but non lucratif pour faire des demandes de subventions. Nous aimerions pouvoir nous verser un salaire et payer les artistes. C'est ce à quoi nous allons réfléchir au cours de la prochaine année.» Rendez-vous donc à l'hiver 2006 pour la prochaine édition.

## **Délirium environnemental, catégorie environnement**

Chaque mardi, à 16h, les ondes de CHOQ.FM sont prises d'assaut par une troupe d'étudiants énergiques et surtout, engagés. Pendant une heure et demie, les membres de l'équipe de *Délirium environnemental* enfilent entrevues, informations et commentaires. Leur but avoué est de secouer les auditeurs pour les inciter à s'engager dans la défense de l'environnement. Pour les six étudiants, dont cinq étudient à la maîtrise à l'Institut des sciences de l'environnement et un est inscrit en relations internationales, l'émission de radio hebdomadaire est plus qu'une activité parascolaire. C'est une soupape, presque une planche de salut.

«Nous sommes souvent troublés, même tourmentés par les connaissances que nous acquerrons dans le cadre de nos cours sur l'état de l'environnement et l'impact de nos modes de vie, affirme Patrick Bonin, co-animateur de l'émission. Nous avons besoin d'en parler, de partager nos inquiétudes avec le monde. Nous voulons que le plus de gens possible s'impliquent pour trouver des solutions aux problèmes qui nous pendent au bout du nez.»

«Les questions dont nous parlons nous passionnent et je pense que ça paraît, note Sophie-Anne Legendre, animatrice. On lance des débats, on prend position, on dégage beaucoup d'énergie. Je pense que c'est ça qui nous permet de capter l'attention de notre auditoire.»

L'émission qui est rediffusée sur les ondes de CIBL le mercredi matin de 10h à 11h30 n'est pas tendre envers les décideurs publics qui s'opposent à la mise en œuvre de politiques environnementales. Les membres de l'équipe n'hésitent pas à donner des coups de gueule bien ciblés. Le ton est, en effet, souvent incisif.

«Il y a tellement de place dans les



Quelques membres du comité organisateur de l'EICV : à l'avant, Martin Lord, Manon de Pauw et Patrick Bérubé; à l'arrière, Alexandre Ortiz, Frédéric Lavoie, Clara Bonnes et Olivia Boudreau.

médias pour une information neutre que nous, on se permet d'afficher nos couleurs, explique Nicolas Mainville, également co-animateur.» L'émission a déjà accueilli Hubert Reeves, Thomas Mulcair, Louise Vandelac, André Boisclair, Laure Varidel et Steven Guilbault.

Le travail de l'équipe avait déjà été récompensé par un prix Phénix au mois de mai dernier. La reconnaissance de Forces AVENIR est en quelque sorte une consécration. «Les étudiants qui étaient présents au Gala étaient fort impressionnants, note Patrick Bonin. Ce sont sûrement les leaders de demain. C'était un honneur de se retrouver parmi eux.»

## **Événement interuniversitaire de création vidéo, catégorie arts, lettres et culture**

Étudiante à la maîtrise en arts visuels et médiatiques à l'UQAM, Clara Bonnes a régulièrement l'occasion de visionner de formidables vidéos d'art, réalisées par ses collègues. «Les étudiants ont beaucoup de talent et produisent parfois de véritables perles, déclare-t-elle. Je trouve seulement dommage que seuls les autres étudiants puissent en profiter.»

C'est pour cette raison que Clara Bonnes a choisi de s'impliquer dans l'Événement interuniversitaire de création vidéo (EICV), un happening qui donne l'opportunité à des artistes étudiants ou finissants de présenter leurs vidéos d'art. L'hiver dernier, l'EICV s'est déroulé sur trois jours, du 12 au 14 février, à la Fonderie Darling, à deux pas de la Cité du multimédia. Une trentaine de bandes ont été présentées, dont la majorité provenait d'étudiants de l'UQAM, mais d'autres aussi d'étudiants de Concordia ou de l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC).

Chaque jour, des séances d'écoute électro-acoustiques étaient organisées. «Dans la vidéo d'art, le son est presque aussi important que l'image», explique Patrick Bérubé, également étudiant à la maîtrise en arts visuels et médiatiques et membre du comité organisateur de l'EICV. «Il se crée sans cesse des ponts entre la pratique vidéo et électro. Nous avons donc de-

Suite en page 5 ►

# PUBLICITÉ

# Les jouets «intelligents» : pas si brillants!

**Dominique Forget**

Les traditions semblent se perdre! Le père Noël et ses lutins ont pris, en effet, un virage résolument techno ces dernières années. Les jouets qu'ils fabriquent aujourd'hui sont dits « intelligents ». Les simples blocs, poupées et trains qui ont amusé de multiples générations se font de plus en plus rares.

Aujourd'hui, certaines poupées sont dotées de senseurs tactiles, visuels et sonores qui leur permettent d'interagir avec leur environnement et même de simuler certaines expressions faciales. Elles peuvent entre autres reconnaître une caresse et se mettre à gazouiller. Le robot chien I-Cybie peut marcher, s'asseoir, se coucher et se diriger en fonction de la voix tout en contournant les obstacles. Il peut adopter cinq humeurs qui se lisent dans ses yeux et communiquer avec un autre robot. Les peluches Actimates ont été conçues par Microsoft pour interagir avec des émissions pour enfants qui étaient diffusées jusqu'à récemment sur la chaîne américaine PBS. Ce n'est que la pointe de l'iceberg. Chez Fisher-Price, plus de la moitié des jouets sont maintenant équipés de microprocesseurs.

Ces jouets intelligents favorisent-ils le développement cognitif des jeunes enfants? Plusieurs fabricants l'affirment. Dans leurs publicités, certains vont même jusqu'à affirmer qu'ils contribuent à former de futurs génies. Mais certains spécialistes de la petite enfance ne l'entendent pas de la

même oreille. Pour eux, «technologie» et «génie» ne vont pas nécessairement ensemble. Non seulement les jouets intelligents ne stimuleraient pas les nourrissons, ils pourraient carrément les abrutir. «Si le jouet nécessite uniquement qu'on le démarre et qu'il fait le reste tout seul, c'est certain que l'imagination de l'enfant ne sera pas stimulée», explique Andrée Pomerleau, professeure au Département de psychologie de l'UQAM et chercheuse au Laboratoire d'étude du nourrisson (LEN). «Pour se développer, les petits doivent interagir avec le monde qui les entoure et non être de simples spectateurs.»

En effet, lorsque les poupées parlent toutes seules, les petits ne sont pas amenés à simuler leur voix et à imaginer leurs paroles. À ce titre, des parallèles peuvent être faits entre les jouets intelligents et la télévision. Dans les deux cas, les bébés sont attirés par les couleurs, la lumière et les sons, mais ils demeurent passifs la majorité du temps. Or, les études réalisées par les membres du LEN ont clairement démontré qu'une hausse des heures passées devant la télévision était associée à une baisse du développement cognitif chez les enfants de 2 et 3 ans.

## Le coffre à jouets idéal

Que devrait-on mettre sous l'arbre pour les nourrissons? De bons vieux classiques! «Les blocs demeurent excellents pour stimuler la créativité des bébés», dit Mme Pomerleau. Monsieur Patate est un autre produit



Photo : Martin Brault

**Andrée Pomerleau, professeure au Département de psychologie de l'UQAM.**

simple, mais brillant. Il permet à l'enfant de tester toutes sortes de combinaisons. En fait, tous les jouets qui peuvent être modifiés au gré de l'imagination des petits sont de bons choix.» Attention! Il ne suffit pas de donner des blocs à un enfant pour que le tour soit joué. Il faut aussi interagir avec lui, l'amuser et surtout le surprendre. «Si on laisse le nourrisson

seul avec ses blocs, il finira par se mettre à faire toujours la même chose. Toutefois, si l'adulte ajoute soudainement un élément incongru au jeu, le petit sera surpris et d'autant plus motivé.»

Mme Pomerleau prône aussi l'achat de livres. Avec son équipe, elle a d'ailleurs produit la série de vidéos ALI (pour *activité de lecture interactive*) qui vise à aider les parents d'enfants âgés de 0 à 5 ans à explorer toutes les possibilités offertes par les livres. «Nous avons constaté que lorsque les parents font la lecture, ils adoptent naturellement une façon de parler qui est très adéquate au développement cognitif de leur enfant, tout spécialement pour le développement du langage. Nous avons donc développé des programmes d'intervention qui permettent d'exploiter ce filon.»

La psychologue ne croit pas pour autant que les jouets intelligents devraient être bannis. La télévision non plus d'ailleurs. Selon elle, tout est une question de dosage. «Un enfant qui a plusieurs choses dans son environnement sera stimulé, dit-elle. Ce qui

compte, c'est d'avoir une diversité. Certaines émissions conçues spécialement pour les jeunes enfants sont très bonnes. Elles invitent les petits à prononcer des mots ou à faire des gestes. De la même façon, certains jouets intelligents sont intéressants. Ce qui compte, c'est que la composante ludique prime sur la composante intelligente.»

Quoiqu'elle encourage la diversité, Mme Pomerleau tient à mettre les parents en garde contre la quantité. En cette ère de surconsommation, le dépouillement de l'arbre de Noël prend souvent des proportions orgiaques. Surexcités, les enfants ne savent plus où donner de la tête. «Lorsque que les jouets sont trop nombreux, les enfants sautillent d'un à l'autre sans s'attarder à aucun, fait valoir Mme Pomerleau. Ils n'arrivent plus à se concentrer. Dans ce genre de situation, il vaut mieux mettre quelques jouets en réserve et faire des rotations. En fait, s'il y a un mot d'ordre à respecter dans le domaine des jouets, c'est la simplicité.» ●

► Suite de la page 4



**La gang de Délirium Environnemental, de gauche à droite Nicolas Mainville, Nicolas Milot, Sophie-Anne Legendre et Ugo Lachapelle.**

mandé à des étudiants en musique du Conservatoire, de l'Université Concordia et de l'Université de Montréal de faire une sélection musicale et de nous la présenter.»

L'EICV, qui en était l'an dernier à sa 13<sup>e</sup> édition, a aussi invité des écoles françaises à envoyer des bandes, question de voir ce qui se passe ailleurs. L'événement s'est clôturé par un concert qui a su faire danser toute la salle. «Nous avons invité des groupes rocks et électroniques à se produire sur scène pendant que la vidéo défilait derrière», raconte Clara Bonnes

«L'an dernier, le nombre d'entrées a plus que doublé, se réjouit Patrick Bérubé. Ça encourage l'équipe à poursuivre.» Pour continuer sur leur lancée, les membres aimeraient recruter davantage de participants anglophones. «Nous sommes un organisme interuniversitaire, mais dans les faits, l'EICV est organisé par des gens de

l'UQAM. Nous allons chercher des bandes vidéo dans les autres universités, mais nous aimerions établir un meilleur partenariat avec elles, pour qu'elles s'impliquent vraiment dans l'événement. C'est ce que nous voulons faire au cours de la prochaine année.»

Pour y arriver, les membres de l'EICV, une dizaine d'étudiants en tout, aimeraient s'enregistrer comme organisme à but non lucratif. «Ça permettra de mieux asseoir l'événement et de sortir un peu de l'UQAM», croit Claire Bonnes. La bourse octroyée par Forces AVENIR sera certainement utile dans cette démarche. «Lorsqu'on organise quelque chose comme l'EICV, la réussite de l'événement est notre première récompense. Mais un prix comme celui du Gala donne de la crédibilité à notre groupe. On espère que ça nous aidera à obtenir du financement hors universitaire.» ●

## PUBLICITÉ

# HOMMAGE À DES BÂTISSEURS DE L'OMBRE !

Dans quelques semaines, ou quelques mois, ils quitteront l'UQAM pour débiter une nouvelle vie... après 35 années de service. Ils comptent parmi ceux et celles qui, au fil des ans, jour après jour, ont «construit» cette université. Secrétaires, concierges, assistantes administratives, techniciens, commis ou coordonnatrices, dont le travail et le savoir-faire ne sont pas toujours reconnus à leur juste valeur, ont contribué par leurs efforts et leur dévouement à donner une âme à l'UQAM. Embauchés dès les premières semaines de l'ouverture de l'Université, en 1969, ils ont tout vu : les années turbulentes, les nombreuses grèves, l'avènement de l'informatique, l'expansion des programmes d'études et des groupes de recherche, la transformation et la croissance de la population étudiante, les compressions budgétaires et les abolitions de postes.

En ce 35<sup>e</sup> anniversaire de l'UQAM, le journal a tenu à leur rendre hommage en donnant la parole à douze d'entre eux, hommes et femmes qui, à travers quelques souvenirs, nous racontent leur histoire de l'UQAM. Certains quitteront l'Université avec regret en se demandant si leur expérience et leur expertise auront été transmises à une relève... mais tous pourront partir la tête haute, fiers du travail accompli.

La rédaction

Photos : Martin Brault

## Michel Claude

Technicien en documentation / Service des bibliothèques

Les grèves, la Crise d'octobre 1970, cela semble bien loin. Certaines choses changent, d'autres pas. Comme les déménagements, note Michel Claude, qui vient encore de transporter ses pénates. À quelques semaines de sa retraite, le «comptoir d'aide à l'utilisateur» – son lieu de travail à la Bibliothèque centrale – se déplace cette fois de l'étage métro au rez-de-chaussée.

M. Claude constate que les méthodes d'embauche ont quelque peu évolué. «Je me rappelle que le grand patron était tout bonnement venu me dire, après trois semaines de travail, que je faisais l'affaire. Il m'a offert un poste et c'était fait.» L'hiver au chaud et l'été au frais, pour cet ancien tra-



vailleur de la construction, constituaient une nette amélioration.

La quantité de questions auxquelles il a pu répondre, au cours des 35 ans passés au Service des bi-

bliothèques, est inimaginable. «J'ai toujours aimé travailler avec le public. Les jeunes m'ont gardé jeune. Et quand on est là pour leur fournir de l'aide, les gens sont plus gentils que si on leur demande de payer leurs amendes. En 35 ans, je ne crois pas avoir eu affaire à plus de cinq personnes désagréables.»

La retraite, pour M. Claude, signifie d'abord ne plus se lever à 5h30 le matin. Après un temps de repos, peut-être plongera-t-il dans le sport, la musique ou qui sait, les activités de l'Association des retraités... Une histoire à suivre.

## Ginette Granger

Assistante administrative / École des arts visuels et médiatiques

Elles ont serré les coudes et livré bataille. Après neuf mois de négociation intense, la récolte a été double : la quinzaine d'agentes d'administration issues de toutes les «Familles» qui composaient l'UQAM en 1995 ont non seulement obtenu la reconnaissance de leurs fonctions – le titre d'assistante administrative faisait ainsi son apparition – mais une solide amitié venait de naître. «C'est mon meilleur souvenir, explique Ginette Granger. Un bel exemple de solidarité entre employées de soutien, à la suite du résultat de pointage de la relativité salariale. Notre implication dans le comité de travail a créé un lien d'amitié et depuis, nous gardons toujours contact. Trois fois par année, nous nous ré-

unissons lors de soupers au resto ou à la maison.»

Entrée à l'UQAM en octobre 1969 comme sténo-dactylo, Mme Granger a connu le règne de la machine à écrire, puis de la dactylo électrique, avant l'avènement de l'informatique, de la télécopie, de la messagerie vocale, du courriel, jusqu'au téléphone IP.

Selon Mme Granger, l'abolition de la double structure et le rapatriement des modules et des stages vers les départements ont fait perdre à l'UQAM son caractère original et distinctif.

À quoi ressemblera la retraite, pré-



vue pour juin 2006? «Je vais m'adonner aux plaisirs de la chasse au petit gibier, comme le lièvre et la perdrix, faire bonne chère et puis... ch... ut!»

## Francine Godin-Desroches

Assistante administrative / Département des communications



Francine Godin-Desroches a débuté au bas de l'échelle. «Je travaillais dans le secteur bureau à titre de commis», raconte-t-elle. Après plusieurs années au Registrariat, elle se retrouve en 1981 au Département des communications qu'elle n'a pas quitté depuis.

«Mes plus beaux souvenirs sont rattachés aux premières années de l'Université. À cette époque, au Registrariat, il n'était pas rare de travailler le week-end, patron comme employés. Et à la fin de la journée, on *callait* une grosse pizza! Nous étions peu nombreux, mais dans cette université, où tout était à bâtir, existait un véritable sentiment d'appartenance.»

Aujourd'hui, Francine-Godin Desroches éprouve beaucoup de fierté devant la réussite des étudiants et l'essor des programmes d'études. Mais elle déplore aussi le développement de la bureaucratie et le caractère souvent

impersonnel des relations de travail. «Les changements technologiques ont eu un impact majeur, pas toujours positif. Difficile de communiquer quand on tombe sans cesse sur des boîtes vocales», souligne-t-elle. Cette assistante administrative, qui prévoit quitter en juillet 2005, aurait souhaité une plus grande reconnaissance des employés ayant consacré 35 années de leur vie au développement de l'UQAM.

Quand sonnera l'heure de la retraite, Francine Godin-Desroches se consacrera à la peinture, à la lecture et envisage même le bénévolat dans un centre de soins prolongés. «Mais dans un premier temps, je vais me reposer... prendre le temps de vivre, quoi!»

## Johanne Lainesse

Secrétaire de direction / Faculté des sciences humaines



Johanne Lainesse avait tout juste 17 ans lorsqu'elle est arrivée à l'UQAM, dans l'édifice de l'ancienne École des Beaux-Arts, en 1969. Elle gagnait alors 130 \$ par deux semaines, comme «sténo-commis-dactylo». C'était peu mais le véritable plaisir d'y travailler était la contrepartie. Son bon souvenir, elle l'a retrouvé récemment, dans une vieille boîte. «Mon directeur de département écrivait, dans mon évaluation en 1971, qu'il appréciait que je sois franche, prompte dans mes réac-

tions, très responsable et que je rédige dans un bon français sans faute» et ça dure...

Mais les temps ont changé. Comme pour beaucoup d'employés, les «coupures» de poste ont marqué Johanne, qui est aujourd'hui secrétaire de décanat à la Faculté des sciences humaines. «Il a fallu "ramer" avec un petit nombre de personnes, surtout après le démarrage de la Faculté, ça débordait de partout.»

Ses trois enfants, âgées de 18 à 23 ans, sont le cœur de sa vie. Et l'UQAM fait aussi partie de la famille. Si ses trois filles ont fréquenté la garderie Mamuse de l'UQAM, aujourd'hui, l'aînée entreprend une maîtrise en didactique des mathématiques, et la plus jeune compte y entrer bientôt, en sciences humaines. Et la retraite? «Il vaut mieux pour moi attendre la "liberté 55", la prime de départ étant un facteur à considérer.»

## Ginette Dupuis

Assistante administrative / Département des sciences juridiques

Les années 1970 renferment les meilleurs souvenirs de Ginette Dupuis. «Quelle période emballante! Tout était à faire...C'était petit, l'UQAM, mais le dynamisme et l'esprit d'équipe régnaient partout. Définitivement les plus belles années.» Pour cette pionnière issue du Collège Ste-Marie qui a connu les inscriptions des étudiants dans la salle du Gesu, les dossiers sur kerdex au registrariat et la machine à écrire pour «taper» et «retaper» les livres des professeurs, l'évolution technologique a tout changé.

Les coupures de poste ont également modifié les conditions de travail. «Dans mon équipe de six personnes, j'ai perdu deux commis de logiciels. Ça ne se rattrape pas. Nous avons autant d'étudiants et de professeurs. Nous devons faire plus avec moins de ressources. C'est nous qui tenons le phare et qui nous adaptions aux changements... de patrons, notamment,



tous les trois ans.»

À 56 ans, débordante d'énergie et très fière de ce qu'elle a accompli, Mme Dupuis n'envisage pas du tout s'arrêter. «Tant que je suis bien et que je me sens utile, je reste.» Mais après 60 ans, cela voudrait dire renoncer à la prime de départ, soit un an de salaire! Un «pensez-y bien». Un peu plus de tennis, de golf et d'aérobic, quelques voyages, apprendre le piano et la guitare... Pourquoi pas?

## Roger Bouchard

Conciergerie principale / Service des immeubles et des équipements



Roger Bouchard était cuisinier au Collège Sainte-Marie en 1969. Au cours des 18 années suivantes, il travaillera dans les services alimentaires avant de se retrouver à la conciergerie pour une période de temps identique. «Jamais je ne me suis ennuyé et je suis toujours fasciné par les changements que l'UQAM a connus au cours des 35 dernières années. J'ai commencé à travailler sur une petite route à deux voies et aujourd'hui je me retrouve sur une autoroute à voies multiples, sans parler de la circulation toujours plus rapide de l'informa-

tion... c'est colossal», reconnaît-il. De petit village au début que l'on pouvait visiter à pied, l'UQAM s'est transformée en une ville que les employés du Service des immeubles et équipements parcourent maintenant en véhicules motorisés, raconte M. Bouchard.

Pour lui – les amis, – ceux qui au fil des ans l'ont accompagné ou ont croisé sa route, décédés ou non – demeurent inoubliables. «Je me rappelle aussi des luttes mémorables à l'occasion du renouvellement des conventions collectives des employés de l'UQAM et des progrès qu'elles ont permis d'accomplir. C'est pas mal du *baloney*, mais un bon steak, de temps à autre, c'est encore meilleur.»

Roger Bouchard a bien l'intention de relever de nouveaux défis quand il aura pris sa retraite en septembre 2005. «Je débarquerai du navire UQAM pour accoster dans un nouveau port... mais ce fut une très belle croisière!», conclut-il.

## Raymond Mineau

Agent de recherche / Département des sciences de la Terre et de l'atmosphère

«Il y eut une époque, à l'UQAM, où il était facile d'étudier et de travailler en même temps. Cela m'a permis, dans les années 80, de passer de technicien à agent de recherche dans le même laboratoire au Département des sciences de la Terre et de l'atmosphère», explique Raymond Mineau.

Les spectacles de la troupe étudiante *La quenouille bleue* à la cafétéria de l'ancien Collège Sainte-Marie ou la solidarité sur les lignes de piquetage entre enseignants, employés et étudiants, tous du même âge dans les années 70, comptent parmi ses beaux souvenirs. Je me rappelle aussi qu'il



y avait beaucoup d'activité, la nuit, dans les laboratoires en sciences. Les étudiants y campaient, les plus vieux amenaient leurs enfants, sans oublier le chat, notre mascotte, qui avait élu

résidence au labo. Une vraie vie communautaire.»

À son avis, l'informatisation représente le grand tournant. «Dans le labo, auparavant, on pouvait traiter dans une journée dix échantillons prélevés sur le terrain contre une centaine aujourd'hui.» Mais les changements technologiques ont aussi entraîné des relations moins directes et moins humaines entre les gens, ajoute-t-il.

Raymond Mineau, qui s'adonne à l'ébénisterie dans ses loisirs, n'est pas prêt à prendre sa retraite. «J'aime mon travail et je veux rester dans l'action. Le bouillonnement d'idées à l'UQAM et le fait que je côtoie des étudiants qui ne vieillissent jamais m'aident à rester jeune.»

## Marcelle Harfouch

Assistante administrative / Département de science politique

«En 1969, j'étais aussi jeune que les étudiants et aujourd'hui je pourrais être la mère de plusieurs d'entre eux», se rappelle Marcelle Harfouch. «À cette époque, marquée par les nombreuses grèves, des gens me disaient qu'il valait mieux que j'aille travailler ailleurs, car l'UQAM n'allait pas faire long feu. Mais moi, je l'ai toujours défendue et au fil des ans l'enfant chétif et turbulent a pris du poids et acquis de la maturité.»

Un souvenir l'a marquée. «J'étais assistante administrative au Département de sexologie et responsable, notamment, de la petite caisse. Un jour, un jeune homme surgit dans mon bureau, sort une arme et exige l'argent après m'avoir ligotée. Il est reparti avec 350 \$. Heureusement, un professeur est venu me libérer et les policiers à qui j'avais téléphoné ne faisaient que répéter, amusés de se trouver dans un département de sexologie : Ah vous avez subi un viol? Et moi de répondre, non, un vol, pas un viol!»

«Jour après jour, l'UQAM aura été témoin de la plupart de mes expériences de vie, heureuses et malheureuses : mes premiers amours, mon mariage, ma maternité, mes études de bac et de maîtrise, mon di-



vorce et, surtout, mon deuxième mariage qui aura lieu en mai prochain, avec un professeur de l'UQAM!», raconte Marcelle Harfouch. Et au lendemain de la retraite? «Ayant une maîtrise en création littéraire, je compte écrire un roman... où il sera certainement question de l'UQAM!»

## Micheline Laurin

Coordonnatrice / Faculté des arts



développement d'une institution qui s'était donnée une mission des plus importantes : rendre les études universitaires accessibles au plus grand nombre», explique-t-elle.

Comme plusieurs autres de ses collègues, elle porte un regard attendri et amusé sur les premières années de l'UQAM, une époque où

Micheline Laurin a toujours été attachée à l'image d'université populaire et ouverte sur le milieu de l'UQAM. «J'ai la certitude d'avoir contribué, quoique très humblement, à la création et au

l'autorité au Québec était souvent contestée sous différentes formes. «Je me rappelle que durant la Crise d'octobre 70, je travaillais comme sténodactylo au Secrétariat général et j'avais

sur mon bureau un fichier métallique dans lequel se trouvaient les noms, adresses et numéros de téléphone des membres du Conseil d'administration de l'Université. Des étudiants avaient décidé d'occuper nos bureaux pendant trois jours et s'étaient payé la traite en téléphonant aux membres du Conseil et en faisant des appels interurbains à l'étranger.»

Micheline Laurin estime que le sentiment d'appartenance à l'UQAM n'est plus aussi fort qu'auparavant... pour toutes sortes de raisons. Mais pas en ce qui la concerne. «Pour moi, le moment d'envisager mon départ de l'Université n'est pas arrivé. Même après 35 ans, je pense avoir encore quelque chose à lui apporter.»

## Diane Lirette-Carpentier

Agente admission et inscription / Registrariat – Dossiers universitaires

«J'ai débuté en septembre 1969, au moment où l'Université ouvrait ses portes. J'étais jeune, énergique et prête à relever de nombreux défis. C'est ici que, tout en travaillant, j'ai pu obtenir un baccalauréat et un certificat. J'ai toujours voulu aller plus loin, tant dans ma vie personnelle que professionnelle, ce qui m'a conduit à occuper des postes de secrétaire, d'agente d'administration, puis de professionnelle», relate Mme Lirette-Carpentier.

Pour elle, l'UQAM ne serait pas devenue ce qu'elle est aujourd'hui sans les batailles des années 70 et 80. «Un jour, lors du renouvellement de la convention collective des employés de soutien, les secrétaires de modules avaient entrepris des moyens de pression. Au cours du congé des Fêtes,



nous avons reçu la visite d'un huissier venu nous transmettre un avis de suspension pour une période indéterminée. Heureusement, un règlement est intervenu.» Plus récemment, elle a piloté le Comité des jeunes bâtisseurs qui

revendiquait une prime de départ à la retraite pour les membres du SEUQAM âgés de moins de 55 ans mais ayant 35 ans d'ancienneté.

Diane Lirette-Carpentier ne peut oublier la «révolution» technologique qui a contribué à accélérer le rythme de travail. «En 1969, nos outils étaient la dactylo électrique, le liquide blanc et le papier correcteur.»

Maintenant, elle aspire à vivre chaque journée à un rythme normal, veut s'occuper de sa santé et poursuivre un travail de bénévole auprès de personnes défavorisées.

## Serge Poulin

Technicien en travaux pratiques et chargé de cours École des arts visuels et médiatiques



Serge Poulin est entré à l'UQAM en 1969, parce qu'il était étudiant à l'École des Beaux-Arts. «Les professeurs avaient décidé que tous les appariteurs en arts plastiques devaient être des étudiants», se rappelle

le le technicien en travaux pratiques (à l'époque on disait le «technicien en résine et plastiques»), qui est aussi chargé de cours et sculpteur.

M. Poulin n'a pas oublié l'ambiance des années 70. «C'était très familial. Les professeurs, les employés et les étudiants, tout le monde se tenait ensemble. On était près les uns des autres. Si quelqu'un vivait un événement heureux, on s'en parlait, on le soulignait avec un petit cadeau... C'était le bon vieux temps.» Aujourd'hui,

les portes de bureaux et d'ateliers sont fermées, les étudiants sont souvent gênés de cogner et de demander de l'aide. L'individualisme et l'isolement se sont installés, miroir de notre époque. Et l'UQAM populaire et ouverte est devenue une université traditionnelle, comme les autres, estime M. Poulin. Les arts plastiques ont fait place aux arts visuels et médiatiques, parce que c'est là qu'il y a des sous. On se sait pas où tout cela mènera.

Quand viendra le temps de la retraite – mais ce n'est pas pour tout de suite – ni l'ennui ni la télévision ne risquent d'être au programme. Plutôt la sculpture, le bricolage, l'aménagement paysager, l'enseignement et la lecture.

## Anne-Marie Létourneau

Assistante administrative / Département de kinanthropologie

Sans hésitation, Anne-Marie Létourneau situe ses plus beaux moments aux débuts de l'UQAM, avec la création des «Familles». «Jeunes secrétaires et nouveaux directeurs, nous étions tous sans expérience. Cela a amené beaucoup de travail mais aussi de belles complicités. C'est avec un très grand enthousiasme et beaucoup de fierté que nous participions à cette belle aventure universitaire.»

Quelques années plus tard, les premiers ordinateurs sont apparus. «Je me souviens de nos efforts pour apprendre les touches de fonctions sur un



PC 286. On s'est bien amusé de nos «grosses» erreurs et de nos «petits»

succès. L'ère de la fonction copier-coller venait de s'installer et avec elle le découpage, les ciseaux et le papier gommé étaient révolus.» Aujourd'hui, la complexité des structures administratives, l'ampleur de l'informatisation et la transmission d'information via une ligne réseau contribuent à l'isolement de chacun. «Le courriel et la boîte vocale, quoique nécessaires, ne favorisent pas les échanges non plus. C'est sans doute normal, l'UQAM est deve-

nue une grande université.»

En tant qu'assistante administrative, Mme Létourneau émet le souhait que les compressions budgétaires que s'impose actuellement l'UQAM ne viennent pas perturber sa mission première, l'enseignement. «Hier encore on m'avaisait qu'il fallait annuler un cours car il y avait «seulement» 35 inscriptions, c'est donc dire 35 personnes privées de cet enseignement.»

L'heure du repos bien mérité s'annonce-t-elle? «Pour le moment, j'ai mis à la retraite l'idée de prendre ma retraite.»

# Éclairer l'enseignement de la musique par les neurosciences

**Michèle Leroux**

«<<Former un enfant, ce n'est pas le remplir de notions, le farcir du savoir des autres. C'est d'abord connaître profondément comment son corps, son cœur et son esprit se coordonnent dans son développement». L'homme qui parle, le professeur Jean-Paul DesPins, enseigne la musique et la pédagogie musicale depuis plus de 50 ans. Adepte de l'intégration des neurosciences à l'enseignement de la musique, il est convaincu que l'enfant d'aujourd'hui doit se comprendre avec les données de la science d'aujourd'hui.

Si l'on veut comprendre comment fonctionne l'enfant et élucider le mys-

«Lorsque l'enfant chante les mélodies avant de les jouer avec un instrument, l'apprentissage se fait beaucoup plus rapidement», explique le professeur. Dans le milieu des années 1970, M. Despins avait d'ailleurs mis sur pied un programme à l'école Le Plateau dans lequel l'enseignement de la musique sur instrument ne se faisait qu'en 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> année.

Le phénomène des séquences de développement a d'ailleurs été confirmé lors d'expériences menées par France Simard, chargée de cours aux Départements de musique et de kinanthropologie. Les résultats obtenus démontrent que des enfants qui répètent une mélodie pendant trois semaines, avant de la jouer au violon la

le plaisir, plutôt que dans la fatigue.

«Les enfants ont une logique imperturbable et une très grande capacité d'apprentissage, que l'on étouffe. Il faut arrêter de répéter les mêmes histoires d'horreurs pédagogiques. Bien sûr, il faut un programme et des lignes directrices, mais il ne faut pas être esclave des structures... Ce n'est pas la musique qu'il faut enseigner à l'enfant, mais bien l'enfant qu'il faut développer par la musique.»

## Biologie et apprentissage

Le professeur DesPins s'intéresse également au développement différencié du garçon et de la fille au niveau moteur et auditif. «On persiste à ne pas tenir compte du fait que les



Photo : Martin Brault

**Jean-Paul DesPins, professeur au Département de musique.**

ture des relations entre le corps et l'esprit, le cerveau et la conscience, la raison et l'émotion, les capacités émotionnelles et les capacités cognitives, «il faut prendre le chemin du 21<sup>e</sup> siècle, celui des neurosciences», soutient sans ambages le professeur. Afin d'appliquer à l'enseignement musical les résultats des recherches dans ce domaine, M. DesPins a conçu le programme court de deuxième cycle en neuropédagogie musicale, le seul du genre offert au Québec. Démarré à l'automne 2003, le programme qui s'adresse à des musiciens et à des spécialistes en éducation musicale a obtenu un bon succès, sans aucune publicité. Un diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) est prévu pour septembre 2005, et une maîtrise pourrait éventuellement voir le jour.

## Chantez d'abord, jouez ensuite

Ce ne sont pas les théories musicales, mais les recherches dans le domaine des neurosciences, qui ont permis de comprendre qu'il y a un ordre de développement dans l'apprentissage musical, qu'il est crucial que l'image sonore soit bien intégrée avant de développer l'image motrice.

semaine suivante, ne font pratiquement pas d'erreurs avec l'instrument, alors que ceux qui commencent les répétitions avec l'instrument, pendant trois semaines, avant de chanter la mélodie, font non seulement des erreurs au violon, mais ils les reproduisent également lorsqu'ils chantent. Le programme en neuropédagogie musicale propose donc aux enseignants des techniques d'apprentissage musical en deux temps, développant d'abord le chant et l'image sonore, avant de passer à l'étude des instruments Orff.

Déplorant le fait qu'on ait brisé l'oreille de milliers d'écoliers avec des instruments aux sonorités aiguës tels que la flûte à bec, M. DesPins signale que les recherches effectuées chez les fœtus ont montré que les circuits nerveux ne saisissent que les basses et moyennes fréquences. Ces découvertes s'avèrent précieuses et entraînent des ajustements bénéfiques. Accompagner la flûte à bec du trombone, par exemple, et voilà que les basses fréquences équilibrent les hautes. Les jeunes enfants, dont le développement auditif ne permet pas encore de saisir les sons aigus, pourront vivre la séance d'enseignement dans

garçons et les filles n'apprennent pas de la même façon. Les premiers ont développé leur sens spatial et apprennent davantage en trois dimensions, alors que les filles ont une meilleure motricité fine.» Utiliser des techniques homogènes s'avère donc tout à fait contre-productif. Ce n'est pas d'égalité des chances dont il faut parler, mais d'équilibre des différences, ajoute-t-il.

Auteur de l'ouvrage «*Le cerveau et la musique*» paru en 1986 aux Éditions Christian Bourgois et de plusieurs ouvrages en neuropédagogie musicale, M. DesPins est d'avis qu'on enseigne beaucoup trop cognitivement. «L'être humain est fondamentalement émotionnel. La neurobiologie nous a appris que c'est l'émotion qui dirige la raison. Il faut donc lui donner l'importance capitale qu'elle a dans le processus d'apprentissage.» Comprendre le langage corporel des enfants, anticiper leurs réactions et s'y ajuster, plutôt qu'imposer la discipline et marteler la matière, cela peut faire une agréable différence ●

# PUBLICITÉ



# Le Service d'aide psychologique est débordé

**Dominique Forget**

**D**ur, dur d'être un étudiant universitaire en ce début de 21<sup>e</sup> siècle. À l'heure où il faut souvent concilier les études avec un emploi précaire pour joindre les deux bouts, où les exigences du marché du travail sont de plus en plus élevées et où la compétition est toujours plus forte, il n'est pas rare de voir les étudiants universitaires tomber comme des mouches. Selon une étude américaine, le nombre de dépressions diagnostiquées chez ceux qui fréquentent les collèges états-uniens aurait doublé entre 1990 et 2003. Les idées suicidaires rapportées par les étudiants auraient triplé. Quoiqu'on ne dispose pas de données équivalentes pour le Québec ou le Canada, on sait qu'en 2002, 18 % des Canadiens âgés de 15 à 24 ans ont rapporté être en proie à au moins un trouble de santé mentale.

Les étudiants de l'UQAM ne sont pas épargnés. Au Service d'aide et de soutien psychologique de l'Université, le temps d'attente pour consulter un psychologue est actuellement de trois semaines, un long délai lorsqu'on est sur le point de craquer! En outre, le Service n'offre plus d'ateliers en petits groupes comme il le faisait auparavant. Les conférences midi ont aussi été annulées. «Nous sommes débordés», laisse tomber Sylvie Muloin, une psychologue qui offre des services de soutien psychologique depuis 10 ans. «Nous n'arrivons pas à répondre à la demande et nous sommes malheureusement obligés de réduire les services.»

Il faut dire que le Service d'aide et de soutien psychologique ne compte que deux psychologues. C'est très peu pour une population de 42 000 étudiants. À titre de comparaison, le Service d'orientation et de consultation psychologique de l'Université de Montréal compte environ 25 psychologues (certains à temps partiel et cumulant l'orientation professionnelle) et un psychiatre pour une population de 54 000 étudiants. Ces derniers doivent toutefois payer leurs consultations : 15 \$ pour les dix premières rencontres et 30 \$ pour les suivantes, avec un maximum de 20 rencontres. «À l'UQAM, le service est gratuit, souligne Mme Muloin. Cependant, étant donné nos ressources limitées, nous fixons le nombre limite de rencontres à trois. Nous ne faisons que l'évaluation. Nous sommes ensuite obligés de référer les étudiants à l'extérieur.»

### **Anxiété et dépression**

En tête de liste, devant tous les autres troubles de santé mentale, l'anxiété, la dépression et les désordres amoureux sont les trois problèmes pour lesquels les étudiants de l'UQAM consultent le plus souvent. La psychologue n'est pas surprise. «La quasi-totalité des étudiants que je vois travaillent entre 10 et 25 heures par semaine, en plus de leurs études à temps plein, déclare Mme Muloin. Faute de temps, ils laissent souvent tomber les activités sportives, les visites dans leurs familles et les autres événements sociaux. Ils s'en mettent trop leurs épaules et finissent par craquer.»



Photo : Martin Brault

**Sylvie Muloin, psychologue au Service d'aide et de soutien psychologique.**

Les troubles anxieux sont majoritairement diagnostiqués chez des perfectionnistes pour lesquels les études sont primordiales. Les étudiants qui sont en proie à l'anxiété entretiennent souvent un discours intérieur négatif voire catastrophique du type «je vais échouer». Ils ont des maux de cœur, de ventre et de dos, en plus d'éprouver de la difficulté à manger et à dormir. Par opposition, ceux qui souffrent de dépression ressentent plutôt une perte d'intérêt pour l'ensemble de leurs activités, dorment trop ou pas assez et sont généralement tristes. Ils ont tendance à vouloir tout laisser tomber. Plusieurs d'entre eux ont des idées suicidaires.

### **Toxicomanie**

Loin derrière l'anxiété, les dépressions et les affaires de cœur arrivent l'anorexie et la boulimie. Mme Muloin dit voir une dizaine de cas par année, tout au plus. En effet, les troubles de l'alimentation apparaissent généralement avant l'âge universitaire. La psychologue dit aussi voir exceptionnellement des patients souffrant de troubles bipolaires. «Plusieurs rapportent vivre des hauts et des bas, mais ces cycles ne sont pas réellement handicapants», précise-t-elle.

De façon surprenante, les problèmes de dépendance aux drogues et à l'alcool sont aussi très rares. «On a tendance à penser que ces troubles sont très répandus chez les étudiants universitaires, souligne Mme Muloin. Si c'est le cas, les jeunes qui vivent ces problèmes préfèrent ne pas consulter des psychologues. Il faut dire qu'en général, la dépendance aux drogues et à l'alcool commence à causer de gros problèmes uniquement lorsque les adultes sont un peu plus vieux.»

Au cours de l'année 2003-2004, 400 étudiants ont eu recours aux services des deux psychologues de l'UQAM. Pour nombre d'entre eux, les trois rencontres offertes par l'Université se sont avérées suffisantes. «On arrive parfois à remettre les étudiants sur les rails en leur expliquant ce qu'ils vivent, en les incitant à faire du sport ou à se détendre,

en leur donnant quelques idées de lecture et en les encourageant à faire appel aux ressources dont ils disposent comme leur famille ou leurs amis», dit Mme Muloin.

Malheureusement, ces quelques coups de pouce sont loin de suffire pour tout le monde. «Si je vois dès la première rencontre que le patient est en crise, je commence tout de suite à chercher des ressources externes, difficiles à trouver. Je veux éviter à tout prix qu'au bout de trois séances à l'UQAM, l'étudiant se retrouve devant rien.» Mme Muloin se tourne généralement vers les CLSC, mais ceux-ci n'offrent pas toujours des services de suivi psychologique. Le Centre de services psychologiques (CSP) affilié au Département de psychologie est une autre ressource utile. «Les stagiaires du doctorat ont besoin d'une clientèle pour se faire la main, explique la psychologue. Pour des frais de 10 à 25 \$ par rencontre, ils offrent leurs services. Les stagiaires sont généralement bien supervisés alors on n'hésite pas à référer nos patients lorsque ces derniers n'ont pas de graves problèmes de santé mentale.»

### **Rareté des psychiatres**

Pour un étudiant qui a besoin de médicaments, trouver un psychiatre est presque une mission impossible. Et une fois le mois de novembre arrivé, il ne vaut pratiquement plus la peine de chercher des ressources externes, tout est complet jusqu'aux Fêtes. Les deux psychologues de l'UQAM acceptent alors de faire quelques exceptions aux règlements et étirent leur suivi au-delà des trois rencontres prescrites. «Nous ne laissons jamais tomber une personne en détresse sans avoir trouvé un autre psychologue ou un médecin qui pourra s'en occuper», fait valoir Mme Muloin.

Selon la psychologue, l'injection de fonds supplémentaires dans le Service d'aide et de soutien psychologique est une nécessité. De façon réaliste, elle croit que l'Université devrait pouvoir compter sur quatre ou cinq psychologues pour répondre adéquatement aux besoins des étudiants. «Les psychologues n'ont pas nécessairement

tation continuent à augmenter. «Il y a quelques années, nos bureaux étaient relativement tranquilles jusqu'à la mi-octobre, dit Mme Muloin. Maintenant, le téléphone commence à sonner dès le début septembre. Je ne peux pas dire avec certitude si c'est parce que les troubles de santé mentale sont plus répandus au sein de la population étudiante. C'est peut-être parce que notre Service est plus connu. Je pense aussi que les étudiants ont de moins en moins de préjugés vis-à-vis la psychothérapie. Ils n'hésitent plus à consulter.»

Ce dernier constat ne s'applique toutefois qu'aux filles. En effet, 75 % des patients du Service d'aide et de soutien psychologique de l'UQAM sont de sexe féminin. Les hommes ont encore tendance à vouloir se débrouiller seuls. «Ils voient l'appel à l'aide comme une marque de faiblesse, dit Mme Muloin. Malheureusement, ils se tournent souvent vers l'alcool ou les drogues pour calmer leurs maux, créant d'autres problèmes qui surgiront plus tard. Quand nous recevons des garçons, nous sommes particulièrement attentifs à leurs besoins. Nous savons que s'ils ont pris rendez-vous, c'est parce qu'ils sont sur le point de craquer. Personne ne devrait attendre aussi longtemps pour consulter. Ignorer un problème ne règle rien.» ●

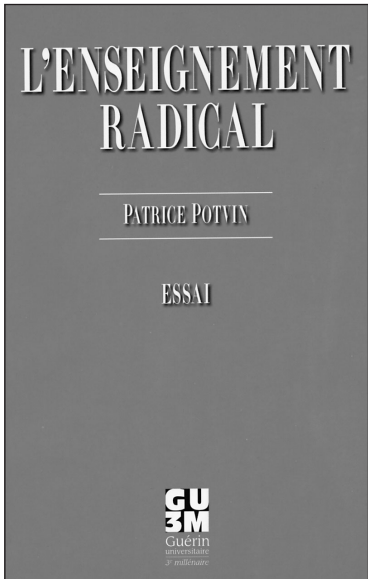
### **Les filles consultent, pas les gars**

En attendant, les demandes de consul-

# PUBLICITÉ

**Enseigner, c'est complexe!**

*L'enseignement radical* est le titre d'un essai paru chez Guérin éditeur, sous la plume de Patrice Potvin, professeur au Département d'éducation et de pédagogie. Enseigner, les professeurs le savent, c'est non seule-



ment difficile, mais aussi très complexe. L'enseignant doit décider, choisir et agir, souvent seul et rapidement, sans avoir toujours la certitude de faire ce qu'il faut... et comme il faut.

Il est courant de juger sans procès les actions des enseignants. Cependant, il demeure difficile de définir ce qu'est un bon enseignant, écrit Patrice Potvin. «On croit que l'enseignant doit être un bon orateur, un confident, un modèle, un psychopédagogue, un motivateur, un conseiller, bref, un surhomme ou une surfemme. L'enseignant radical doit concentrer ses efforts sur l'essentiel, la raison initiale, finale et prioritaire de tout système scolaire : la processus d'apprentissage», souligne-t-il.

Voici donc un ouvrage qui invite les enseignants de tous les niveaux et de toutes les spécialités, de même que tous les étudiants en formation initiale en enseignement, à une réflexion sur la complexité, les possibilités, les limites de leurs fonctions, ainsi que sur les intentions qui devraient idéalement animer et guider leur pratique.

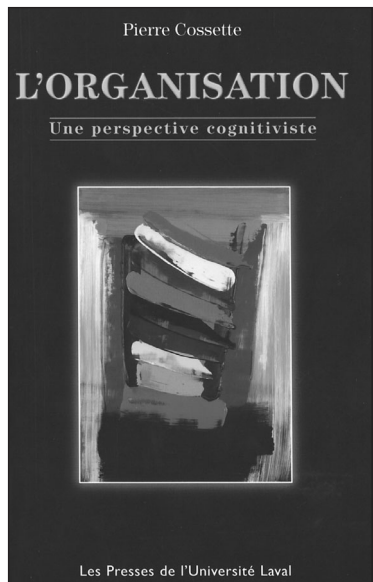
**«Penser» les gestionnaires**

Traditionnellement, les chercheurs ont accordé peu d'intérêt à ce que pensent les gestionnaires et autres acteurs de l'organisation, préférant s'en tenir aux «faits». Dans son ouvrage intitulé *L'organisation. Une perspective cognitive*, le professeur Pierre Cossette du Département d'organisation et ressources humaines

considère plutôt l'organisation comme une construction réalisée par des êtres humains possédant des théories personnelles. Ces dernières les guideraient dans leur perception, leur interprétation et leur prédiction des événements présents, passés et futurs, déterminant ainsi les actions des individus concernés et conséquemment de l'organisation elle-même.

Cet ouvrage met d'abord en évidence les fondements épistémologiques du modèle cognitiviste proposé, avant de décrire ses principales caractéristiques. Puis, la structure, la stratégie et la culture de l'organisation font l'objet d'une étude approfondie. Comme l'écrit l'auteur, une perspective cognitive projette à l'avant-plan le décideur, individuel ou collectif, et les schèmes qui le guident, parce que c'est de lui dont dépend la stratégie et le processus décisionnel l'accompagnant.

Les enseignants, chercheurs, consultants et gestionnaires, établis ou en formation, trouveront dans ce volume des idées nouvelles et parfois



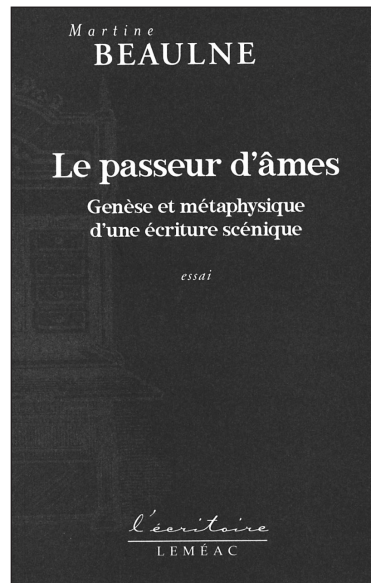
même un peu dérangeantes. Paru aux Presses de l'Université Laval.

**Voyage au pays de la mise en scène**

«J'ai vécu comme interprète le plaisir de me revêtir de corps fictifs multiples mais je me permets maintenant, par la pratique de la mise en scène, d'ouvrir le passage à un plus grand nombre de voix, de personnages, à un plus grand nombre d'âmes». À ce métier de metteur en scène, à cet art qui embrasse l'ensemble de ses préoccupations, Martine Beaulne consacre un essai autobiographique. Outre le récit de son éveil au théâtre, la professeure de l'École supérieure de théâtre propose dans *Le Passeur d'âmes. Genèse et mé-*

*taphysique d'une écriture scénique* un voyage intime au cœur de son imaginaire, en analysant quatre des pièces les plus marquantes de sa carrière.

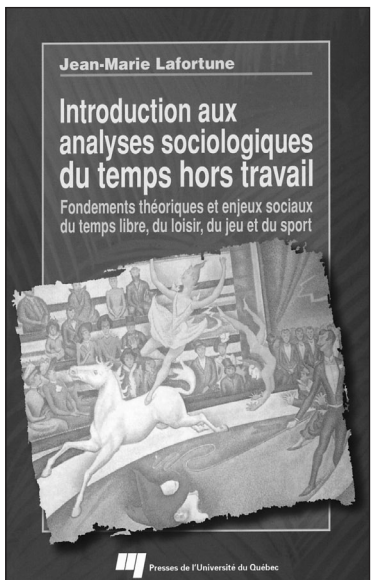
L'auteure décrit dans ses propres mots les états qui l'ont habitée durant les créations de *L'Arbre des tropiques*, *Don Juan*, *La Locandiera* et *Albertine, en cinq temps*, où se combinent ses



inclinations pour la peinture, l'architecture, la musique, le mouvement et la littérature. Elle retrace la genèse de son écriture scénique et explore la représentation de sa vision du monde à travers ses créations. Publié chez Leméac.

**Les enjeux du temps libre**

Toute une série de craintes et de problèmes, mais aussi d'attentes et de promesses, sont soulevés au Québec et ailleurs au sujet de la question du temps hors travail. Le temps libre, le loisir, le jeu et le sport sont inscrits, en effet, au cœur des processus de régulation politique, de croissance économique et de développement culturel. Ils font aussi l'objet d'une vive discussion sociale et d'un intérêt so-



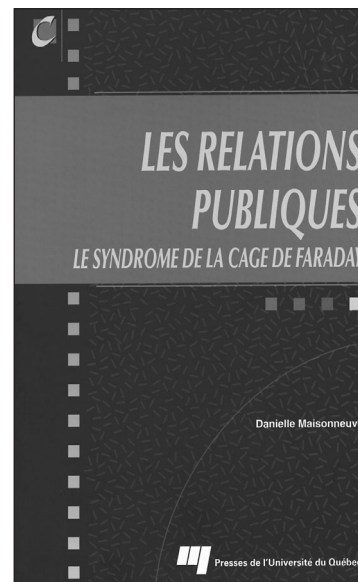
ciologique de plus en plus marqué.

Dans son ouvrage intitulé *Introduction aux analyses sociologiques du temps hors travail*, Jean-Marc Laforune, qui enseigne au Département de sociologie, nous livre une véritable synthèse de ces analyses. Il examine notamment les grandes traditions en sociologie que recouvre le domaine du temps hors travail à partir des thématiques et des enjeux sociaux qui émergent de la littérature scientifique.

L'auteur approfondit également les fondements de ces analyses en tissant des liens avec d'autres disciplines, comme celles de la pensée utopique, de l'économie politique, de la pédagogie active et de la gymnastique. Publié aux Presses de l'Université du Québec.

**Profession : relationniste**

Qu'ont en commun les communications d'Amnistie internationale ou de la Croix-Rouge lors de la guerre en Irak? Quel est le lien entre les activités d'un groupe de pression et le lancement d'un nouveau produit? Où et comment les entreprises et la société civile peuvent-elles faire entendre leurs voix? Autant de questions auxquelles tente de répondre la professeure



Danielle Maisonneuve (Département des communications) dans son ouvrage *Les relations publiques. Le syndrome de la cage de Faraday*, paru aux Presses de l'Université du Québec.

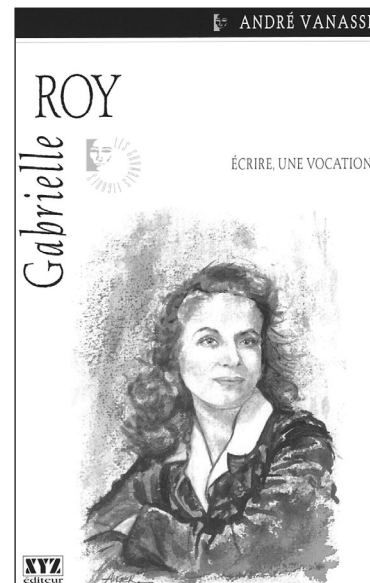
Utilisée en physique pour isoler un espace des ondes extérieures, tout en permettant une voie de communication, la cage de Faraday se révèle ici une métaphore puissante pour décrire les pratiques de relations publiques. Discrets gestionnaires des images, des identités organisationnelles et des discours publics, les relationnistes modulent les flux d'information et de

communication autant dans l'organisation qu'entre elle et les publics extérieurs.

La force de cet ouvrage est de mettre en évidence tant l'unicité que les multiples facettes de la profession de relationniste, où l'on est à la fois critique et conseiller de son organisation, diffuseur et relayeur d'information, gestionnaire et technicien de la communication.

**Confidences d'un jour**

On se confie à des étrangers plus spontanément qu'à des intimes, écrit André Vanasse. De telles rencontres peuvent bouleverser une vie. C'est ce



qui s'est produit, un jour de septembre 1979, lorsque M. Vanasse, professeur associé au Département d'études littéraires, se rendit au refuge de l'écrivaine Gabrielle Roy, dans le comté de Charlevoix, afin de s'excuser de diverses maladroites entourant la remise d'un prix. Ravagée, malade et psychologiquement mal en point, l'écrivaine accueillit d'abord l'écrivain avec mauvaise humeur, puis pria cet homme qu'elle n'ait jamais rencontré de ... rester. «J'ai besoin de votre présence. À vrai dire, je ne me sens pas bien.»

De cette soirée de confidences mémorable, M. Vanasse en tire un récit biographique, où alternent les propos de la célèbre écrivaine et les commentaires de l'inopiné confident, fruit de ses lectures, de ses recherches et d'une admiration sans borne. *Gabrielle Roy. Écrire, une vocation* livre un portrait intime de cette grande dame dont la notoriété n'a pas allégé la détresse. «Une femme admirable qui a tout donné à l'écriture, y compris une partie de son bonheur». Publié chez XYZ éditeur.

**PUBLICITÉ**



# Deux étudiantes remportent un Grand Prix Lux

Les finissantes au baccalauréat en design graphique Carolina Espinosa et Catherine Laporte ont remporté, ex æquo, le Grand Prix accordé à la meilleure série d'illustrations dans la catégorie «Étudiant», lors de la remise des prix Lux qui s'est tenue au Club Soda le mois dernier.

Les images réalisées par Mme Espinosa lors d'un stage avec l'illustrateur Pol Turgeon sont inspirées du roman *Le voyage d'Anna Blume* de Paul Auster.

Un recueil de chansons de Boris Vian a été la source d'inspiration de la série d'illustrations conçues par Mme Laporte dans le cadre d'un cours dirigé par la professeure Michèle Lemieux de l'École de design. En outre, on retrouve parmi les finalistes dans la catégorie «Étudiant» les jeunes illustratrices Anne-Marie Lacharité, Josée

Bisaillon, Marianne Chevalier et Ariane Pelletier, toutes de l'UQAM.

Le concours Lux récompense depuis sept ans les meilleures réalisations en photographie et en illustration au Québec, soulignant ainsi le talent et la créativité qui anime ce milieu. Dans le

cadre de la récente édition, 1 609 images (243 illustrations et 1 366 photographies) ont été présentées dans 36 catégories différentes.

Présidé par Alfred Halasa, affichiste et professeur à l'École de design, le jury illustration a décerné 13 prix.

Deux prix hommages ont été remis aux artistes québécois de renommée internationale, l'illustrateur Frédéric Back et le photographe Gabor Szilasi.

Le concours Lux est organisé par Les Éditions Infopresse en collaboration avec l'Association canadienne des

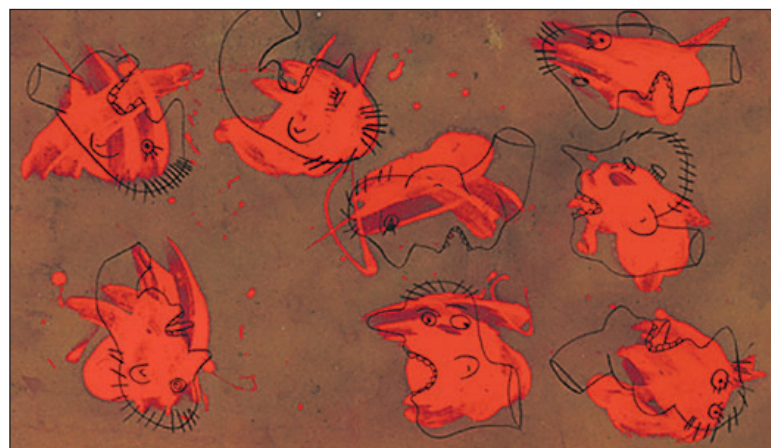
photographes et des illustrateurs en communication et l'Association des illustrateurs et illustratrices du Québec.

**SUR INTERNET**

[www.infopresse.com/prixlux/](http://www.infopresse.com/prixlux/)



Carolina Espinosa, *Le voyage d'Anna Blume*, Grand Prix Lux 2004, ex æquo. Illustration, Étudiant (série).



Catherine Laporte, *Sans titre*, Grand Prix Lux 2004, ex æquo. Illustration, Étudiant (série)

Au Centre de design

## Brian MacKay-Lyons, architecte

Présentée au Centre de design du 18 novembre au 19 décembre prochain, l'exposition *Brian MacKay-Lyons, architecte* permet de découvrir les travaux de cet architecte de réputation internationale, originaire de la Nouvelle-Écosse. Par des photographies, des plans et des maquettes, l'événement met en lumière une vingtaine de bâtiments réalisés par l'important bureau d'architecture canadien MacKay-Lyons Architecture Urban Design, fondé à Halifax en 1985.

Les créations de M. MacKay-Lyons en région Atlantique en ont fait l'un des principaux promoteurs du régionalisme architectural sur le plan international, ce qui a amené l'architecte à réorienter sa carrière et à réaliser de plus en plus de commandes publiques et de projets internationaux. Les bâtiments qu'il a créés lui ont valu plus de 60 récompenses, dont cinq prix du Gouverneur général, la plus haute distinction canadienne soulignant l'excellence en architecture.

Professeur à la Faculté d'architec-

ture de l'Université Dalhousie, M. MacKay-Lyons a occupé de nombreux postes de professeur et de professeur invité dans des universités prestigieuses telles Harvard, McGill, Syracuse, Tulane et Michigan. Il est titulaire de la Chaire d'enseignement Moore de l'Université Washington, à St-Louis.

**SUR INTERNET**

[www.centredesign.uqam.ca](http://www.centredesign.uqam.ca)  
[www.bmlaud.ca](http://www.bmlaud.ca)



Photo : ©James Steeves

La Résidence-sur-la-colline, Côte sud, Nouvelle-Écosse, 2002

## Œuvres inédites de Molinari à la Galerie de l'UQAM

La Galerie de l'UQAM présente en exclusivité, du 2 au 5 décembre prochain, la première exposition solo d'œuvres de Guido Molinari depuis son décès en février 2004. Cet événement est une initiative des étudiants du cours «organisation d'une exposition» donné dans le cadre de leur baccalauréat en histoire de l'art. Sous la direction de Louise Déry, directrice de la Galerie, 14 étudiants ont assumé la totalité des étapes de l'organisation de l'exposition.

La dizaine d'œuvres qui constituent l'expo *Molinari, Tourbillons abstraits* sont présentées pour la première fois au public québécois et s'inscrivent de façon particulière dans l'itinéraire artistique et théorique de Guido Molinari. Réalisés au début des années 50, ces tableaux peints les yeux bandés ou dans l'obscurité brisent, en effet, avec la tradition picturale de l'époque et définissent également certains principes formels et expressifs qui allaient devenir des constantes dans l'art de Molinari.

La syntaxe originale et innovatrice des œuvres emprunte autant aux recherches d'un Jackson Pollock ou d'un Piet Mondrian tout en situant Molinari de façon marginale dans le paysage artistique national. À travers



Molinari, 1950-51, © SODRAC (Montréal, 2004) et Succession Molinari.

ses expérimentations, l'artiste explore les fondements mêmes de la peinture. L'obscurité révèle des pulsions et une énergie traduites par une couleur et une rythmique qui ne correspondent pas à un schéma attendu.

Né à Montréal en 1933, Guido Molinari a enseigné pendant près de 30 ans à l'Université Concordia. Son long parcours artistique est étroitement lié à la quête d'un langage plastique abstrait pouvant traduire une

réalité émotionnelle intérieure.

Cette exposition, dont Louise Déry est la commissaire, se tient grâce à l'appui de la Succession Molinari, d'Éric Devlin et de la Galerie de l'UQAM. Le vernissage aura lieu le 2 décembre à 17 h. À noter qu'il est possible de se procurer le catalogue de l'exposition, au coût de 10 \$, à la Galerie.

## Tirages des billets du CPP

Les gagnants des tirages du Centre Pierre-Péladeau, qui ont eu lieu chaque vendredi pour les étudiants et les employés de l'UQAM sont, pour les deux dernières semaines, Mme Louise LEMAY, étudiante au Certificat en création littéraire et M. Bertrand TOUCHETTE, agent de recherche au Département de géographie.

**BULLETIN DE PARTICIPATION** pour le tirage hebdomadaire d'une paire de billets, au choix du gagnant, pour une activité de la programmation 2004-2005 du Centre Pierre-Péladeau. Sont éligibles au tirage tous les employé(e)s et étudiant(e)s de l'UQAM. Les gagnants devront présenter une **Carte UQAM** d'employé ou d'étudiant pour réclamer leur prix. Une même personne ne pourra gagner plus d'une fois au cours de la saison 2004-2005 afin de laisser la chance au plus grand nombre de profiter de cette offre de billets gratuits.

[Écrire en lettres moulées]

Nom : \_\_\_\_\_

Prénom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Courriel : \_\_\_\_\_

Numéro de téléphone : \_\_\_\_\_

Étudiant(e) – Programme : \_\_\_\_\_

Employé(e) – Fonction : \_\_\_\_\_

À déposer dans la boîte de tirage située dans le hall du Centre Pierre-Péladeau. Les tirages se feront tous les vendredis, à 16h, jusqu'au 6 mai 2005. Les gagnants seront notifiés le lundi suivant.

Le journal *L'UQAM* publiera le nom des gagnants à chacune de ses parutions.